HAL
open science

La ville, la cour, la modernité de l'État : Un " modèle européen " au risque de la world history : Épilogue conclusif

Patrick Boucheron

To cite this version:

Patrick Boucheron. La ville, la cour, la modernité de l'État : Un " modèle européen " au risque de la world history : Épilogue conclusif. Menjot, Denis and Courbon, Léonard. La cour et la ville dans l'Europe du Moyen Âge et des Temps Modernes, 35, Brepols, pp.237-249, 2015, Studies in European Urban History (1100-1800), 978-2-503-55343-6. hal-03262759

HAL Id: hal-03262759

https://college-de-france.hal.science/hal-03262759

Submitted on 17 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La cour et la ville
dans l'Europe du Moyen Âge et des Temps Modernes

SEUH

35

Studies in European Urban History (1100–1800)

Series Editors

Marc Boone

Anne-Laure Van Bruaene

Ghent University

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

La cour et la ville dans l'Europe du Moyen Âge et des Temps Modernes

Edited by
Léonard Courbon & Denis Menjot

BREPOLS

Illustration de couverture: WINCKLER, Georg Gottfried, 1711?-1786?
Vuë du palais du roy de Portugal, à Lisbonne / G.G. Winckler sc. - A.V. [Augsburgo] : Georg Balthazar Probst excud [entre 1750 e 1755?] - 1 gravura : buril, aguarelado ; 32,2×43 cm (matriz). Biblioteca Nacional de Portugal

© 2015, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2015/0095/53
ISBN 978-2-503-55343-6 (printed)
ISBN 978-2-503-55419-8 (online)

Printed in the EU on acid-free paper

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Table des matières

Léonard Courbon

Introduction. La cour et la ville dans l'Europe des XIVe-XVIIIe siècles : état de la question et perspectives de recherche 1

Bibliographie indicative 11

I. Cours en villes et villes de cour

Denis Menjot

Introduction 21

Rita Costa Gomes

Places of Power: the City and the Court in Late Medieval Iberia 23

Peter Stabel & Luc Duerloo

Du réseau urbain à la ville capitale ? La cour et la ville aux Pays-Bas du bas Moyen Âge aux temps modernes 37

Joan-Lluís Palos

Two Scripts for a Single Stage. Naples, Barcelona and Lisbon in the Spanish Empire: Old Civic Traditions and New Court Practices 53

Ana Maria S. A. Rodrigues

La reine, la cour, la ville au Portugal médiéval 77

Jan Hirschbiegel & Sven Rabeler

Residential Cities in the Holy Roman Empire (1300-1800) Urbanism as a Network of Integrative and Competing Relationships between Seigniorial Rulership and Civic Community 91

II. Pratiques de mobilité et espaces d'interaction et de communication

Denis Menjot

Introduction 103

Roxane Chilà

Espaces curiaux et espaces de la communication politique dans le Royaume de Naples sous le règne d'Alphonse le Magnanime (1442-1458) 105

Germán Gamero Igea

Mécanismes de communication politique
entre la cour de Ferdinand le Catholique et les villes 117

Philippe Trélat

lo recevè con tanta festa et alegrezza, che non si potrebbe scrivere :
vie de cour et société urbaine à Nicosie (xive-xve siècles) 131

Olivier Spina

« Pour le divertissement de sa Majesté ». Les spectacles curiaux comme exemple
d'interpénétration entre la ville de Londres et la cour des Tudors 149

Matilde Miquel Juan & Olga Pérez Monzón

Feriados días... que son establecidos de los emperadores e de los reyes. Royal Palace,
Cathedral and City in the *Libro de la Coronación de los Reyes de Castilla y Aragón* 165

III. Entre la cour et la ville : médiations, confrontations, collaborations

Denis Menjot

Introduction 185

Florence Berland

La cour de Bourgogne et les circuits économiques parisiens :
collaboration et confrontation (1363-1422) 187

Mathieu Caesar

Économie urbaine et dépenses princières. La cour de Savoie au xve siècle 197

Václav Žůrek

Entre la cour et la ville.
Les gens de savoir au service de l'empereur Charles IV à Prague 213

Urszula Sowina

The Relations of the Town of Kraków and its Patriciate with the Ruler and the Wawel
Court from the Thirteenth Century to the First Half of the Sixteenth Century 225

Patrick Boucheron

Épilogue conclusif. La ville, la cour, la modernité de l'État.
Un « modèle européen » au risque de la *world history* 237

Présentation des collaborateurs du volume 251

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Épilogue conclusif. La ville, la cour, la modernité de l'État. Un « modèle européen » au risque de la *world history*

Patrick Boucheron
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

> Je suis un défenseur acharné de la pensée d'Elias, mais je commence à être énervé parce qu'il bénéficie aujourd'hui d'une sorte de sacralisation...En fait, je l'aime moins pour ce qu'il a apporté que pour ce qu'il a oublié en chemin.
>
> Pierre Bourdieu, *Sur l'État. Cours au Collège de France 1989-1992,* Paris, Seuil/ Raisons d'agir, 2012, p. 314.

Résumé

Comment faire l'histoire des rapports entre la ville et la cour sans affronter le paradigme curial de Norbert Elias ? Pour le sociologue du processus de civilisation, la domestication des aristocraties et la cristallisation des économies psychiques dans un espace courtisan retranché de la société urbaine environnante, mais servant de matrice à l'ensemble du développement social, délimitaient les contours d'un modèle européen. C'est à tenter de le mettre à l'épreuve des hypothèses récentes de la World history *que sont consacrés ces quelques propos en forme d'épilogue conclusif. Après avoir constaté la robustesse théorique du modèle, on se propose de le soumettre à la contre expérience d'acteurs qui, parcourant le monde de cours en cours, croient y reconnaître un réseau de ressemblances et de d'interconnaissances. À travers des témoignages de voyageurs ou de diplomates plongés dans des contextes étrangers à leur propre culture (dans l'Océan indien, en Asie centrale ou en Afrique), on tente de comprendre ce qui, dans les structures homologiques des rapports entre la ville et la cour, peut servir de pont de commensurabilité pour familiariser l'étrangeté. De ce point de vue, si la fonction de reproduction sociale de l'univers curial ne constitue pas une spécificité européenne, la mutation étatique de ses structures de gouvernement ne s'observe pas partout. Elle pose la question de l'émergence de l'espace public qui, entre la cour et la ville, constitue sans doute – en Chine comme en Europe – la pierre de touche de la modernité de l'État.*

Mots-clés : *diplomatie, Elias (Norbert), espace public, État, histoire connectée*

Abstract

How do we fashion a history of the relationships between the city and the court without confronting the curial paradigm of Norbert Elias? For the sociologist who studies the process of civilization, the domestication of aristocrats and the solidification of psychological economies in a courtly space cut off from the surrounding urban society, but serving as a model for the whole of social development, outlined the contours of a European model. The few remarks in this study, presented in the form of a conclusion,

La cour et la ville dans l'Europe du Moyen Âge et des Temps Modernes, ed. by Léonard Courbon & Denis Menjot, Turnhout, 2015 (*Studies in European Urban History*, 35), pp. 237-249.
BREPOLS PUBLISHERS DOI: 10.1484/M.SEUH-EB.5.103483

are dedicated to testing the recent hypotheses of World history. *After having noted the theoretical robustness of the model, the author proposes to subject it to the contra-experience of characters who, traveling the world from court to court, knew and recognized a network of similarities and mutual understandings. Through the testimony of travelers or of diplomats plunged into circumstances foreign to their own culture (in the Indian Ocean, in Central Asia or in Africa), the author tries to understand what, in the similar structures of the relationships between the city and the court, could serve as a point of comparability to make the foreign more familiar. From this point of view, if the function of the social reproduction of the curial universe is not specific to Europe, the state transformation of the structures of government is not observed everywhere. This paper asks the question about the emergence of the public space that, between the city and the court, constitutes without doubt – in China as in Europe – the touchstone of the modernity of the state.*

Keywords: *diplomacy, Elias (Norbert), public space, state, connected history*

Paru en 2006, *The Theft of History* eut un retentissement que promettait le fracas de son titre. L'anthropologue Jack Goody y prenait pour cible Jacques Needham, Fernand Braudel et Norbert Elias, tous trois coupables d'avoir conféré à l'Europe le privilège exorbitant de se réserver, comme un bien propre, des valeurs universelles. La science pour le premier, le capitalisme pour le deuxième, la civilisation pour le troisième : trois volumes de l'histoire, au seul profit de « l'absolutisme européen »[1]. Grand livre en colère, *Le vol de l'histoire* pouvait être jugé partial, injuste, approximatif, éminemment critiquable. Et il l'était sans doute, en bien des endroits et de bien des manières. Mais peu importe : sa voix portait, ne serait-ce que parce qu'elle rencontrait l'écho médiatique d'un certain climat intellectuel éminemment réceptif désormais à la critique radicale de l'européocentrisme.

On pourrait à bon droit s'irriter de cette nouvelle injonction morale qui exige d'assortir tout discours sur l'histoire européenne d'un petit couplet culpabilisateur sur la nécessité de la « provincialiser » – pour reprendre un autre titre également fameux[2]. Cet usage péremptoire de la *world history* n'est pas celui qu'on cherche ici à défendre : tenter d'écrire une histoire à parts égales, ce n'est pas répondre à une nécessité politique et encore moins se conformer à une obligation éthique mais tenter une expérience historiographique dont on n'attendra rien d'autre que des gains de connaissances[3]. Sans doute les grands modèles explicatifs y sont-ils mis à l'épreuve. Mais de cette épreuve, ils peuvent sortir transformés, déplacés, reformulés, pourquoi pas confortés, et pas nécessairement déconsidérés ou dévalorisés[4].

Voici pourquoi, dans le sous-titre de ces quelques considérations conclusives, le « modèle européen » – tel qu'il se dégage, avec une remarquable cohérence, de la confrontation des contributions rassemblées dans ce volume collectif – est suspendu par des guillemets. Non pour le prendre avec les pincettes d'un scrupule trop soupçonneux, mais pour

1 J. Goody, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* [2006], trad. franc., Paris, Gallimard (« NRF Essais »), 2010, p. 68.

2 D. Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique* [2000], Paris, Amsterdam, 2009.

3 P. Boucheron, « L'entretien du monde », dans *Pour une histoire monde,* P. Boucheron et N. Delalande (éd.), Paris, PUF (« La vie des idées »), 2013, pp. 5-23 (voir aussi, dans ce même volume, la critique par Jacques Revel du livre de Jack Goody, « L'histoire retrouvée ? », pp. 25-35).

4 Pour l'adoption d'une méthode similaire sur un autre objet historiographique, je me permets de renvoyer à P. Boucheron, « Religion civique, religion civile, religion séculière. L'ombre d'un doute », *Revue de synthèse,* 134, 2013, pp. 161-183.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

le faire apparaître dans sa familière étrangeté. Autrement dit, si la *World history* le trahit, c'est au sens où elle le rend à lui-même en lui étant infidèle. Inutile sans doute de s'attarder sur ce que l'on appellera ici histoire mondiale. On se contentera seulement de la situer dans l'horizon actuel de sa réception historiographique, que l'on peut définir comme un champ polarisé par une tension entre histoire comparée (envisager de manière extensive la globalité des expériences historiques du monde) et histoires connectées (analyser de manière intensive des situations de contact, de rencontres, d'incompréhensions également)[5].

1. Le paradigme curial selon Norbert Elias : retour critique et résistances théoriques

Si Jack Goody attaque avec tant de virulence la thèse de Norbert Elias, c'est parce que celle-ci établirait selon lui une équivoque permanente entre procès de civilisation et civilisation européenne. Sans doute le terme même de civilisation se prête-t-il inévitablement à cette ambiguïté, même si l'approche réflexive d'Elias permet d'en préciser les contours. Il s'agit, chez lui, d'un « processus socio- et psycho-génétique à travers lequel les Européens ont progressivement acquis des caractéristiques conçues par leurs descendants comme des marques innées de supériorité »[6]. On sait que le sociologue allemand donnait à ce processus de civilisation un foyer sinon unique, du moins nettement privilégié : la cour, définie ainsi comme un espace social strictement distinct de la société urbaine[7]. C'est bien cette coupure franche qui a été âprement discutée ici, tant cette thèse tranchée a pu jouer comme une stimulation constante, disons même une provocation, pour l'historiographie des trente dernières années. Or, ce modèle de la société de cour, comme lieu de la domestication politique des aristocraties et de l'élaboration d'une économie psychique destinée à façonner l'ensemble de la civilisation occidentale des mœurs, est irréductiblement lié à sa matrice versaillaise du temps de Louis XIV, aussi sûrement que l'*Offentlichkeit* habermassien se ramène, du moins dans l'intrigue historique qu'en donne le philosophe, au café anglais du XVIIIe siècle. Cette *reductio ad unicum* n'empêche pas nécessairement le travail d'actualisation historiographique, mais il exige de celui qui s'y risque un travail d'assouplissement des concepts par anachronisme contrôlé[8].

Il n'est dès lors pas si facile d'opposer au modèle curial de Norbert Elias la contre-épreuve d'une histoire décentrée. Dans un passage de son livre intitulé « Elias et le Ghana », Goody suggère, davantage qu'il ne démontre, comment les concepts eliasiens de courtoisie et de curialité pourraient s'appliquer à d'autres terrains que ceux de l'Europe et que, dès lors, « l'expérience et la théorie se contredisent l'une l'autre »[9]. Des historiens du Japon ancien

5 Voir notamment R. Bertrand, « La tentation du monde : "histoire globale" et "récit symétrique" », dans *A quoi pensent les historiens ? Science et insouciance de l'Histoire au xxie siècle*, C. Grangé (dir.), Paris, Autrement, 2013, pp. 181-196 et *id.*, « Histoire globale, histoires connectées : un "tournant" historiographique ? », dans *Le "tournant global" des sciences sociales*, A. Caillé et S. Dufoix (dir.), Paris, La Découverte, 2013, pp. 44-66.

6 B. Dufal, « Faire et défaire l'histoire des civilisations », dans *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante,* P. Büttgen, A. de Libera, M. Rashed, I. Rosier-Catach (dir.), Paris, Fayard, 2009, pp. 317-358 : p. 355, n. 192.

7 N. Elias, *La société de cour* [1969], trad. franç. Paris, Calmannn-Lévy, 1974, rééd. Paris, Flammarion (« Champs »), 1985 (avec une importante préface de Roger Chartier, « Formation sociale et économie psychique : la société de cour dans le procès de civilisation »).

8 C'est du moins ce qui a été tenté collectivement dans *L'espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas,* P. Boucheron et N. Offenstadt (dir.), Paris, PUF (« Le nœud gordien »), 2011.

9 J. Goody, *Le vol de l'histoire, op. cit.*, p. 103.

comme Yoshie Akio ont ainsi pu décrire comme un « processus de civilisation » l'extension d'une série de normes et de valeurs sociales fondant une idéologie de la souillure dont la préservation garantit la hiérarchie de statuts sociaux, depuis la cour impériale de l'époque de Heian (794-1185) jusqu'aux grandes villes de la fin du Moyen Âge et aux villages de l'époque Edo, et ce en des termes explicitement empruntés à Norbert Elias[10]. Heian, la « capitale des fleurs », voit se développer une société de cour des plus raffinées – c'est le moment où Murasaki Shikibu, dame de compagnie d'une épouse de l'empereur, écrit le somptueux *Dit du Genji*[11].

Reste que l'impressionnant matériau historique et ethnographique rassemblé et mis en œuvre par Hans Peter Duerr dans son *Nudité et Pudeur,* s'il met utilement à mal la croyance dans la singularité absolue d'une pudeur occidentale, ne parvient pas à ruiner, comme il le prétend, le modèle d'Elias[12]. Au moins permet-il de reformuler la question qu'on peut lui poser : « sans doute y a-t-il dans toutes les sociétés des organisations sociales de la pudeur », mais « pourquoi la pudeur est-elle contrôlée de manière si spécifique dans les sociétés occidentales, créant une série de manifestations qui ont pu faire croire à Elias qu'il s'agissait d'une véritable "invention" de la pudeur ? »[13]. Car si Duerr parvient aisément à démontrer que la modernisation répressive n'est pas l'apanage de l'histoire occidentale et que toute société peut être dite civilisée, il bute sur les limites de sa méthode comparatiste. Aussi Gil Bartholeyns a-t-il raison d'affirmer que ce qui est en jeu ici est « moins le degré de contrainte que la nature de la contrainte »[14]. Soit, pour ce qui nous intéresse, le rapport entre la ville et la cour tel que l'Europe médiévale l'a politiquement reconfiguré.

L'histoire intellectuelle de la réception française de l'œuvre d'Elias a récemment été reconstituée, avec une grande minutie[15] ; elle est décisive pour la compréhension de toute une génération d'historiens – celle qui reconnaîtrait volontiers « dans les années 1980, un moment Elias de l'école des *Annales* »[16]. Reste que les effets conjoints des engouements médiatiques et des accidents de traduction ont abouti à « la réception de cet Elias "désordonné" »[17], selon l'expression de Roger Chartier, qui a pourtant beaucoup fait pour organiser et structurer la compréhension de l'œuvre eliasienne par les historiens. Son introduction à l'un des volumes de *L'Histoire de la vie privée* mérite de ce point de vue d'être citée un peu longuement : « C'est donc la progressive construction de l'État moderne, pas toujours absolutiste mais partout administratif et bureaucratique, qui apparaît comme une condition nécessaire pour que puisse être défini, pensé comme tel ou seulement vécu en acte, un privé désormais distinct d'un public devenu clairement identifiable. De ce lien essentiel entre l'affirmation de l'État et le processus de privatisation, il est plusieurs compréhensions possibles. Celle proposée par Norbert Elias dans un livre maintenant classique

10 A. Yoshie, « Éviter la souillure. Le processus de civilisation dans le Japon ancien », *Annales ESC,* 50-2, 1995, pp. 283-306, notamment p. 303.

11 P.-F. Souyri, *Nouvelle histoire du Japon,* Paris, Perrin, 2010, p. 186.

12 H. P. Duerr, *Nudité et Pudeur. Le mythe du processus de civilisation* [1988], trad. franc., Paris, Éditions de la MSH, 1998.

13 E. Anheim et B. Grévin, « Le procès du "procès de civilisation" ? » Nudité et pudeur selon H.P. Duerr », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 48-1, 2001, pp. 160-181 : p. 163.

14 G. Bartholeyns, « Sociologies de la contrainte en histoire. Grands modèles et petites traces », *Revue historique,* 642, 2007, pp. 285-363 : p. 292.

15 M. Joly, *Devenir Norbert Elias. Histoire croisée d'un processus de reconnaissance scientifique : la réception française,* Paris, Fayard, 2012, notamment p. 349 et s.

16 A. Burguière, *L'École des Annales. Une histoire intellectuelle,* Paris, Odile Jacob, 2006, p. 302.

17 R. Chartier, « Pour un usage libre et respectueux de Norbert Elias (entretien avec Quentin Deluermoz) », *Vingtième siècle,* 106, 2010, pp. 37-52 : p. 39.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

articule étroitement le façonnement de l'État absolutiste, dont la forme achevée est donnée par la monarchie louis-quatorzienne, et l'ensemble des transformations affectives et psychiques qui conduisent à contenir dans l'intimité des actes auparavant publics. [...] De tels déplacements, qui créent un nouvel habitus, d'abord propre à l'homme de cour, ensuite diffusé, par appropriation ou inculcation, à la société tout entière, fondent la sphère du privé »[18].

C'est donc bien ultimement cette histoire conjointe de la construction de l'État moderne et de l'édification de la subjectivité que met en jeu la définition eliasienne d'une société de cour comme matrice d'un processus historique spécifiquement occidental. Et c'est donc bien cette articulation précise qui peut être aujourd'hui mise à l'épreuve d'une compréhension élargie de l'histoire mondiale. Parce qu'elle met en jeu fondamentalement la construction des catégories du privé et du public, elle pose la question des rapports entre la ville et la cour en des termes spatiaux. Mais que l'on s'entende bien : cet espace est d'abord un espace social. Dans son cours sur l'État prononcé au Collège de France le 17 janvier 1991, Pierre Bourdieu y reconnaissait la leçon la plus précieuse de la théorie de Norbert Elias : « C'est le point le plus original d'Elias à mes yeux. Il développe une sorte d'antinomie du pouvoir central : plus le roi étend son pouvoir et plus il étend sa dépendance à l'égard de ceux qui dépendent de son pouvoir. C'est une manière plus intelligente de dire : l'extension de l'État pose de plus en plus de problèmes – ce qui est simple à l'échelle du canton est plus compliqué à l'échelle du comté... Ce qui est imputé à un effet d'espace, de distance spatiale, Elias le décrit en termes d'espace social »[19].

2. Une contre-expérience : parcourir le monde de cour en cour

Lorsque les marchands hollandais jettent l'ancre dans la baie de Banten en juin 1596, pénétrant pour la première fois dans ce monde javanais qui leur était inconnu, ils accumulent maladresses et balourdises. Romain Bertrand a décrit les impairs de ces négociants entourant Cornelis de Houtman, obligés de se plier aux protocoles curiaux des palais du sultan d'Aceh ou du régent de Banten, découvrant au fur et à mesure les subtilités d'étiquette et de préséance d'un monde curial nettement distinct de l'espace urbain. « Des marchands sans manière reçus par des aristocrates épris de convenances »[20] : ainsi se déroule une rencontre placée sous le registre de l'improvisation, et que l'historien analyse comme une suite de petits drames de la commensurabilité où chacun tente de négocier sa position à partir de la représentation, le plus souvent approximative et hasardeuse, qu'il se fait de son interlocuteur. Romain Bertrand décrit donc avec une finesse certainement inaccessible aux médiévistes les ratés de la rencontre. « On pourrait objecter que l'existence d'un univers curial forme déjà le socle d'un monde commun »[21]. Objection rapidement rejetée : ces gens du port du négoce ont une connaissance trop frustre et fantasmatique des règles sociales du

18 *Id.*, « Introduction. Figures de la modernité », dans *Histoire de la vie privée,* Ph. Ariès et G. Duby (dir.), t. 3, *De la Renaissance aux Lumières,* R. Chartier (dir.), Paris, Seuil, 1986, pp. 22-25 : p. 22.

19 P. Bourdieu, *Sur l'État. Cours au Collège de France, 1989-1992,* Paris, Seuil/Raisons d'agir, 2012, p. 207. Il reformule et explicite quelques lignes plus loin cette apparente contradiction : « Plus le pouvoir accumulé est grand, moins il peut être aisément surveillé par son détenteur, et plus celui-ci devient dépendant de ses dépendants ; et cela, du fait même de son monopole ».

20 R. Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (xvie-xviie siècles),* Paris, Seuil, 2011, pp. 445-446.

21 *Ibid.*, p. 19.

monde des cours pour pouvoir s'en servir utilement. Reste que cette idée sommaire peut être utile dans un régime documentaire qui, et c'est évidemment le cas de l'histoire médiévale, ne permet d'appréhender l'histoire connectée que de manière fugace et lacunaire.

On partira donc ici de l'hypothèse symétrique : dès le XIIIe siècle, Marco Polo a enseigné aux Européens que le monde est plein de royaumes merveilleux et de cours fastueuses, et qu'on trouve toujours dans chaque ville, même la plus lointaine, quelqu'un à qui parler. On peut le parcourir sans se perdre, de proche en proche, comme un navire qui frôle le rivage plutôt que de se risquer en pleine mer, car le monde est structuré par un réseau, certes peu dense et parfois très lâche, mais continu et très étendu, qui jette sur lui un filet d'interconnaissances. À l'échelle de l'Europe chrétienne, un moine pouvait voyager de cloître en cloître sans jamais être totalement dépaysé – les réseaux monastiques de son ordre fonctionnant comme des *machina memorialis* au sens de Mary Carruthers, qui lui offrent partout une structure formelle concordante avec l'image mentale qu'il peut s'en faire[22]. On pourrait en dire de même des grandes villes du monde, que l'on décrira comme faisant partie d'un archipel urbain, parce qu'elles sont comme des îles, fragiles et isolées, dans un océan plus faiblement humanisé, mais aussi parce qu'elles sont connectées par des circuits d'échanges, d'influences ou au moins de ressemblances. « Marchands ou explorateurs, ceux qui traversaient le monde au XVe siècle pouvaient toujours compter sur ce chapelet perlé d'interconnaissances, ce gué, qui faisait d'un long voyage une sorte de cabotage, où entrer en ville signifiait retrouver certains repères : une structuration commune de l'espace, une organisation sociale moins déroutante »[23].

C'est le cas, par exemple, de Nicolò de' Conti qui, lors de son long périple (1414-1439), parcourt les principales étapes du commerce des épices dans l'océan Indien – de Damas à Bassora en caravane, puis par bateau à Hormuz, Cambay, Calicut et Malacca jusqu'aux ports javanais, et revenant au Caire par Aden et Djedda. Son récit, que recueille à Florence le secrétaire du pape Poggio Bracciolini, ne s'attarde guère sur les cités maritimes qu'il traverse : il y rencontre d'autres marchands qui le renseignent sur les productions locales, des interprètes qui l'aident à s'orienter dans des univers linguistiques variés, des communautés étrangères – ainsi les chrétiens nestoriens de Mailapur qui sont « comme les juifs parmi nous »[24]. Rien, apparemment, ne semble le dépayser complètement : il y retrouve cette *City State Culture* dont le cosmopolitisme est l'une des caractéristiques majeures et qui définit, pour Morgens Hansen, l'unité fondamentale (ou, disons plus prudemment, la commensurabilité) de ce monde des cités marchandes[25]. C'est lorsque Niccolò de Conti s'éloigne de ce monde – de *son* monde – que son récit s'enivre de merveilleux, ainsi lorsqu'il décrit Vijayanagar (qu'il appelle *Bizenegalia*), grande cité hindoue au centre du Deccan, comme la ville d'une cour extravagante : « De là, Niccolò s'éloigna de la mer, couvrit 300 milles et arriva dans une très grande ville nommée Bizenegalia, de 60 milles de circonférence, entourée de très hautes montagnes. Un mur couvre la ville du côté des

22 M. Carruthers, *Machina memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge* [1998], trad. franc., Paris, Gallimard (« Bibliothèque des histoires »), 2002.

23 P. Boucheron et J. Loiseau, « L'archipel urbain », dans *Histoire du monde au XVe siècle,* P. Boucheron (dir.), Paris, Fayard, 2009, pp. 668-690 : pp. 669-670 [rééd. Paris, Hachette (« Pluriel »), vol. 2, pp. 466-504 : p. 469].

24 *Le Voyage aux Indes de Niccolò de Conti (1414-1439),* D. Ménard et A.-L. Amilhat-Szary (éd. et trad.), Paris, Chandeigne, 2004, p. 93.

25 *A Comparative study of thirty city-state cultures*, M. Hansen (dir.), Copenhague, Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2000.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

monts, et des vallées encaissées l'enserrent de l'autre. Dans cette ville, on estime que neuf mille personnes peuvent porter les armes ; et les habitants prennent autant de femmes qu'il leur plaît, et ces dernières brûlent avec leur mari. Le roi surpasse tout le monde, avec 12.000 femmes, dont 4000 le suivent souvent à pied ou qu'il aille, et s'occupent de la cuisine »[26].

Le cloître, la ville, la cour : il y aurait donc une homologie structurale entre ces trois manières de parcourir le monde à gué. Voici, pour partir d'un exemple des plus célèbres, l'ambassadeur Ruy González de Clavijo, envoyé à la cour de Tamerlan par Henri III de Castille, après que la victoire contre les Ottomans du sultan Bayezid 1er à Ankara (1402) ait ravivé chez les souverains occidentaux le désir de cette fameuse « alliance de revers » contre l'islam qui ne cessa de faire fantasmer les diplomates européens[27]. À Samarqand, comme tous les hôtes de marque (il croise notamment des ambassadeurs chinois de la cour des Ming), Clavijo fut reçu à son arrivée en septembre 1404 dans un des jardins périurbains, le *Bagh-i Dilgushay* (le « Jardin qui séduit le cœur »). Le rituel de cour obéit à un strict protocole, mais l'ambassadeur semble s'y conformer aisément. Sans doute parce qu'il y retrouve un rapport de distance et de défiance entre la ville et la cour qui lui est familier, ou qui lui apparaît en tout cas clairement lisible dans sa structuration spatiale et sociale.

Certes, dans le cas présent, la rencontre se fait d'autant plus aisément que les deux univers curiaux qu'elle articule ne sont assurément pas sans rapport, voire sans connexion – c'est précisément ce qui autorise une histoire comparée des diplomaties, ou des pratiques de chancellerie, entre cours timourides, cours ottomanes, cours mamelouks et cours européennes[28]. Décisive est sans doute ici l'interface de la cour byzantine – et une situation de contact comme celle des Lusignan à Nicosie est de ce point de vue particulièrement intéressante. Ce fil d'interconnaissance est certes plus lâche, mais il existe encore, dans le cas des visites de voyageurs arabes en Afrique noire. Il suffit pour s'en convaincre de relire la description bien connue des cérémonies de cour au Mali par Ibn Battûta dans les années 1340. Elles ont lieu au *musalla,* vaste espace public qui se déploie à l'extérieur du palais. Lors de la fête de la rupture du Jeûne, des poètes viennent devant le sultan, « entrés dans le creux d'un mannequin fait de plumes » et Ibn Battûta décrit ainsi la scène : « Ils se tiennent debout devant le sultan sous cette apparence ridicule et récitent leurs vers. Il m'a été dit que leur poésie est une sorte de sermon dans lequel ils rappellent au sultan que, sur ce *banbî* sur lequel il se trouve, tel roi s'est assis, dont telles étaient les bonnes actions »[29]. Pas de ville ici, pas de domestication de l'aristocratie dans un espace curial, mais une royauté africaine avertie par des poètes – en quoi est-on fondé à parler ici de cour, sinon par analogie avec l'espace de parole des cours occidentales, qui fait cercle autour de la parole familière du souverain, « ce groupe dont la conversation royale est à la fois le centre, le lieu et la fonction »[30] ? Ici, la comparaison met à l'épreuve la définition discursive de la polarisation curiale.

Et si l'on veut tenter un pas de côté pour rendre compte du regard d'un voyageur chinois sur une situation orientale, mais qui lui est en partie inconnue, on peut lire

26 *Le Voyage aux Indes de Niccolò de Conti, op. cit.*, p. 92.

27 *La route de Samarkand au temps de Tamerlan,* L. Kehren (éd. et trad.), Paris, Imprimerie Nationale, 2002.

28 Voir notamment les études rassemblées dans « Les échanges diplomatiques entre le monde musulman et l'Occident latin (xiie-xvie *siècle) », D.* Aigle et P. Burési (dir.), *Oriente Moderno. Rivista d'informazione e di studi per la diffusione della conoscienza della cultura dell'Oriente sopratutto musulmano,* n.s., 88-2, 2008, pp. 229-533 et *La correspondance entre souverains, princes et cités-Etats. Approches croisées entre l'Orient musulman, l'Occident latin et Byzance (xiiie-xvie siècles)*, D. Aigle et S. Péquignot (dir.), Turnhout, Brepols, 2013 (*Miroir de l'Orient musulman* 2).

29 F.-X. Fauvelle, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain,* Paris, Alma, 2013, pp. 259-266.

30 J. Le Goff, *Saint Louis,* Paris, Gallimard (« Bibliothèque des histoires »), 1996, p. 599.

l'extraordinaire récit de voyage du lettré chinois Zhou Daguan, qui le mène à la cour du roi khmer Indravarman III à Angkor en 1295-1296[31]. Le voici qui décrit une procession : « dans l'espace d'une année que j'ai été retenu dans ce pays, j'ai vu le roi sortir quatre ou cinq fois : la cavalerie marchait en avant, avec les drapeaux, les bannières, les tambours, la musique ; derrière étaient les femmes du palais au nombre de trois à cinq cents, vêtues de toile peinte, avec des fleurs dans leurs cheveux, tenant à la main de grands cierges, et marchant en bataillon. Quoique ce fût en plein jour, les cierges étaient allumés… »[32]. Si ne n'est la présence des éléphants et le nombre des femmes, convenons que nous ne sommes, à la lecture de ce rapport, guère plus dépaysés que notre diplomate chinois : nous y retrouvons sans peine l'ordre processionnel, la mise en son de l'espace public, la dialectique des lueurs souveraines et de la nuit abolie, la capacité du roi et de sa suite à s'épancher à l'extérieur du palais, ce débordement cérémoniel faisant de la ville la chambre d'écho de l'expansion curiale. Et voici ce qu'il dit de l'audience du roi : « Le roi tient son conseil deux fois par jour ; il n'y a pas d'ordre déterminé pour l'expédition des affaires. Les grands et ceux d'entre le peuple qui souhaitent de voir le prince sont assis dans une salle où ils s'asseyent par terre en l'attendant ; quelque temps après on entend dans l'intérieur du palais de la musique et des voix ; ceux qui sont hors de la salle, sonnent de la conque pour annoncer l'arrivée du roi »[33]. Une audience, une cour, un roi : le sentiment – sans doute en grande partie illusoire – d'une homologie structurale qui rendrait possible et pensable la commensurabilité tient ici à la puissance de catégorisation politique du récit savant qui vient ici projeter sur la description des notions supposées immuables et invariantes, contribuant du même coup à les naturaliser. « Quand le conseil est fini, le roi se retourne, les deux femmes laissent tomber les rideaux, chacun se lève et s'en va. Ainsi, quelque barbares que soient ces habitants du midi, leur barbarie ne va pas jusqu'à ignorer ce que c'est qu'un roi »[34].

Un cas limite serait alors – et ici, le fil devient si ténu qu'il est sur le point de se rompre, tant du point de vue de l'histoire comparée que des histoires connectés – l'arrivée de Hernán Cortes à Mexico-Tenochtitlán en 1519. Il pénètre dans une agglomération humaine immense, qu'il ne peut faire autrement que de qualifier de ville. Dans sa seconde lettre à Charles-Quint, il la compare à Séville et à Cordoue, évoque les mosquées des idolâtres, comme si l'obsession d'une *Reconquista* à poursuivre s'imposait inévitablement à son regard[35]. Mais ce que Cortes a sous les yeux ressort-il vraiment des catégories de l'urbain ? Car Mexico-Tenochtitlán n'était pas une ville, mais le pivot du monde – le nom qui désigne l'agglomération urbaine en nahuatl, *altepetl,* que les Européens traduisaient en *pueblo* ou *villa,* signifie littéralement « l'eau-la montagne »[36]. Et la cour de Moctezuma II est-elle vraiment une cour ? En tout cas, la rencontre est ici impossible – et du fait de cette colonisation de l'imaginaire dont Serge Gruzinski s'est fait l'historien, il est difficile de faire confiance à notre propre sentiment de familiarité lorsque l'on lit des descriptions des rituels politiques de la cour mexica[37]. On pourrait dire de même de l'autre empire américain, celui

31 D. Chandler, *A History of Cambodia,* Boulder, Westview Press, 1983, pp. 71-76.

32 *Description du royaume de Cambodge par un voyageur chinois qui a visité cette contrée a la fin du* XIII*e siècle*, J.-P. Abel-Rémusat (éd. et trad.), Paris, Librairie A. Smith, 1819, p. 95. Voir aussi P. Pelliot, *Œuvres posthumes,* vol. 3, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou Ta-Kouan,* Paris, Adrien Maisonneuve, 1951, rééd. 2003.

33 *Ibid*., p. 96.

34 *Ibid*., p. 97.

35 J. Baschet, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique,* Paris, Aubier, 2004, p. 520 et s.

36 S. Gruzinski, *Histoire de Mexico*, Paris, Fayard, 1996.

37 *Id*., *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au* XVI*e siècle,* Paris, Fayard, 2012.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

des Incas. Les six mille kilomètres de la route andine peuvent être décrits sinon comme un réseau du moins comme un vecteur curial. La parade glorieuse du souverain s'y déployait avec un faste qui exprimait l'appropriation charismatique du territoire. Entouré par la garde de son armée (lanciers, archers, soldats armés de fronde), accompagné par les grands seigneurs qui portaient sa litière protégée de tissus précieux, le grand Inca était précédé par les émissaires qui parcouraient le pays pour l'administrer[38].

Que conclure de tout cela ? D'abord une leçon de prudence. Si nous pouvons envisager l'entourage des « rois » du Zimbabwe ou des « empereurs » incas, comme des cours – et on prend ici à dessein deux cas extrêmes car dépourvus d'archives écrites – c'est sous l'effet d'une double tradition dont Etienne Anheim a récemment rappelé la généalogie : celui du langage des médiévaux qui désignent par le terme de *curia* la structure sociale et institutionnelle polarisée par la personne même du souverain et celui des sciences sociales du XXe siècle, qui conduit les chercheurs à décrire ces entourages sur le modèle européen des cours[39]. D'où la nécessité de partir, comme il l'a fait, d'une description dense, en histoire comparée, des différents univers curiaux dans le monde. Il en ressort une carte contrastée de l'intensité curiale – avec des hauts-lieux notamment dans la Chine des Ming, le Japon shogunal mais aussi la Corée du roi Sejong. Sans doute le risque est-il ici de retrouver la géopolitique du XVe siècle, indexée sur une conception wébérienne de la modernité de l'État. Reste que le travail d'Anheim sur l'hétérogénéité des différents foyers curiaux du monde (qui, pour le coup, provincialise efficacement l'Europe) ne vise pas à imposer un modèle diffusionniste ou évolutionniste mais – et c'est là son plus grand mérite – contribue à mettre à l'épreuve le modèle européen.

De cette mise à l'épreuve résulte une hypothèse sur la bifurcation politique des devenirs curiaux que l'on se contentera de reprendre ici. Partout ou presque où elle est historiquement observable (c'est-à-dire également historiographiquement reconnaissable comme telle), la cour travaille à sa propre reproduction sociale. D'où la question récurrente des relations économiques avec les villes dans un rapport d'échanges et de partages qu'il est bien difficile de réduire à un principe immuable de concurrence, de complémentarité ou de prédation : tout dépend (et maints exemples développés ici le rappellent utilement) de l'échelle sociale d'observation ; si la cour n'est assurément pas un client comme les autres, sa présence permet la reconfiguration de positions de marchés et offrent à certains l'occasion de larges profits. Partout ou presque, cette économie matérielle du monde des cours s'accompagne de l'essor d'une économie symbolique – et l'on passe ici de la question de la reproduction à celle de la représentation, également présente dans sa double dimension, artistique et politique[40]. Voici pourquoi l'un des points d'articulation entre ces deux thèmes majeurs trouve son expression dans l'architecture et l'organisation politique du palais, l'articulation entre espaces palatiaux et espaces urbains contribuant à une coproduction sociale des territoires de la ville. Ici, la comparaison structurale est sans doute la plus immédiatement opératoire[41] entre le palais de Topkapı de Mehmed II et l'Alcazar de

38 Voir, parmi une abondante historiographie, l'étude récente de T. Saintenoy « "Sur le chemin d'Apurimaq". Essai sur la représentation géographique du territoire dans la culture inca », *L'Homme*, 205-1, 2013, pp. 7-33.

39 E. Anheim, « Les sociétés de cour », dans *Histoire du monde au XVe siècle, op. cit.,* pp. 691-708 : p. 692 [rééd. Paris, Hachette (« Pluriel »), vol. 2, pp. 505-535 : p. 506].

40 *Ibid*., p. 706 [voL. 2, p. 529].

41 Voir, pour une première tentative, à l'échelle méditerranéenne, *Les palais dans la ville. Espaces urbains et lieux de la puissance publique dans la Méditerranée médiévale,* P. Boucheron et J. Chiffoleau (dir.), Lyon, PUL, 2004.

Ségovie, entre Samarqand et Moscou, voire entre le Louvre de Charles V et la Cité interdite de l'empereur Yongle[42].

Mais ce qui ne se réalise pas partout, c'est bien le développement d'une forme étatique à partir du noyau gouvernemental de l'univers curial. Il concerne l'Angleterre, la France, l'Espagne en premier lieu, l'Empire et l'Europe centrale également, mais aussi toutes les cours turques – mamelouks, ottomanes, timourides, seljoukides, mogholes au XVIe siècle. De ce point de vue encore, le grand point de comparaison est bien la Chine où la cour s'est faite précocement le creuset des institutions étatiques : au XVe siècle, l'empire Ming dispose déjà d'un État administratif nettement distinct de sa matrice curiale[43]. On retrouve ici la question lancinante de la construction en miroir des modernités chinoise et européenne, dont les inquiétudes contemporaines sur la désoccidentalisation du monde réarment l'actualisation historiographique, et déstabilisent les certitudes identitaires[44]. Plutôt que de construire des altérités radicales et intemporelles, on peut attendre du regard croisé sur des devenirs historiques parallèles mais non connectées (ainsi, pour Pierre-François Souyri, de l'histoire politique de l'Europe occidentale et du Japon à la fin du Moyen Âge) « qu'il nous dépayse et nous déstabilise, jamais là où l'on attend, qu'il nous oblige à reformuler nos questionnements, qu'il déplace nos catégories de pensée »[45].

3. Entre la cour, la ville et la modernité de l'État : l'espace public

Ainsi donc, en triangulant la ville, la cour et la modernité de l'État, s'intercale la notion d'espace public. Du point de vue de l'histoire des concepts historiques, la cour et l'espace public sont dans un rapport à la fois symétriques et antonymiques. Voyons d'abord la symétrie : la nécessité de distinguer l'espace public des lieux publics, que l'on a pu défendre ailleurs[46], s'applique pareillement à la cour. La cour est d'abord et avant tout l'espace social qui se déploie autour du roi, et qui par conséquent se déplace avec lui – comme cela a été démontré dans le cas du *rastro* castillan[47]. Tel est sans doute le grand apport de l'histoire comparée des univers curiaux : elle révèle sa nature fondamentalement langagière, au-delà de l'imaginaire gravitationnel qu'elle suggère toujours[48], puisque c'est bien la parole du roi qui attire et précipite cet espace social, en tant qu'il est d'abord la mise en partage d'un discours commun. De là l'importance d'une histoire comparée des langues curiales, comme celle qu'a proposé récemment Benoît Grévin : dans le système des langues du monde médiéval tel qu'il le théorise, le latin des chancelleries et le persan sont bien des langues curiales qui viennent s'intercaler entre les langues référentielles et les langues

42 *La Cité interdite au Louvre : empereurs de Chine et rois de France,* J.-P. Desroches (dir.), Paris, Somogy, 2012.

43 J. Gernet, « Le pouvoir d'État en Chine », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 118, juin 1997, pp. 19-27.

44 F. Keck, « Une querelle sinologique et ses implications. À propos du *Contre François Jullien* de Jean-François Billeter », *Esprit,* 352, février 2009 (« L'universel dans un monde post-occidental »), pp. 61-81.

45 P.-F. Souyri, « La modernité japonaise dans tous ses états », *Le Débat,* 153, 2009, pp. 88-99 : p. 89. Voir aussi, du même auteur, le chapitre inédit qu'il a ajouté à la réédition en poche de son *Histoire du Japon médiévale. Le Monde à l'envers*, Paris, Maisonneuve & Larose, Paris, 1998, rééd. Perrin, « Tempus », 2013 (« De la comparaison entre les sociétés médiévales d'Occident et du Japon », pp. 417-432).

46 P. Boucheron, « Lieux publics et espaces publics : approches en histoire urbaine », dans *L'Espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas,* P. Boucheron et N. Offenstadt (dir.), Paris, PUF, 2011, pp. 99-117.

47 F. Foronda, « La Cour et la Trace. Un jalon manquant dans la conception habermassienne de la Cour comme épicentre d'un espace public : le déploiement de la juridiction », dans *L'Espace public au Moyen Âge, op. cit*., pp. 179-190.

48 Voir sur ce point R. Costa Gomes, « The Court Galaxy », dans *Finding Europe. Discourses on Margins, Communities, Images c. 13th-c. 18th centuries*, A. Molho, et C. Ramada (dir.), New York, Berghan books, 2007, pp. 185-204.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

véhiculaires – ces dernières étant d'abord, dans la terminologie de Dante, des « parlers municipaux »[49].

En ce sens, la cour ne peut se confondre avec le lieu qu'elle occupe, même si sa progressive sédentarisation à la fin du XVe siècle – ou du moins le ralentissement de son itinérance – contribue à spatialiser la représentation qu'on peut s'en faire. Mais la cour, comme système social (on a tort de dire espace social, car ce système n'est pas nécessairement spatialisé – et là encore le parallèle avec la notion strictement abstraite de l'espace public habermassien s'impose d'elle-même[50]) n'est urbaine que par accident. De même que l'itinérance curiale n'est pas nécessairement l'indice d'un déficit de modernité étatique, de même a-t-on pu imaginer, à la fin du Moyen Âge, la dispersion territoriale des fonctions capitales hors du cadre urbain, la capitale rêvée des États de la Renaissance n'étant pas toujours une ville capitale[51]. D'où l'intérêt d'aborder les modalités de confrontation et de coexistence des élites citadines et des élites curiales, engagées dans une véritable compétition pour l'occupation symbolique de l'espace public. Cette compétition peut prendre la forme d'une dispute des lieux, comme il ressort notamment des exemples bourguignons, germaniques et italiens. Ainsi, la confrontation entre la cour et la ville acquiert une visibilité architecturale à la fin du Moyen Âge dont on doit évidemment faire l'histoire, ne serait-ce que pour éviter de la rétroprojeter sur les siècles antérieurs[52].

De là, me semble-t-il, le second effet de symétrie que la notion de cour entretient avec celle d'espace public, et qui concerne non pas la question des lieux mais celle de la temporalité. De ce point de vue, l'article « Cour » du *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, dû à la plume acérée de Bernard Guenée, peut nous servir d'utile point d'appui. Après avoir rappelé la phrase célèbre de Gautier Map (« à la cour je suis, de la cour je parle, mais ce qu'est la cour je ne saurais le dire »), l'historien des États de la fin du Moyen Âge renonce provisoirement à la considérer comme une institution, mais propose néanmoins d'écrire sa « longue histoire », en tant qu'elle fut à différents moments un catalyseur d'institutions sociales. Trois grands moments, en réalité, s'imposent à son attention : le premier est carolingien, au cours duquel l'organisation hincmarienne du *palatium,* avec la distribution par lieux, par fonctions, mais aussi par genres, de ses différents espaces, apparaît véritablement matricielle. Le deuxième moment est féodal : c'est celui de la *curia,* mais surtout de la *curialitas,* et l'histoire de la cour est alors, pour l'essentiel, celle de la courtoisie – c'est dans cette strate temporelle que s'enracine la longue tradition d'une histoire sociale et culturelle inspirée de Norbert Elias. Le troisième moment est étatique, et s'écrit comme l'histoire de la différenciation des fonctions politiques et domestiques sous la pression des progrès administratifs de l'État. Ces trois Moyen Âges de l'histoire curiale s'achèvent en

49 B. Grévin, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage,* Paris, Le Seuil, 2012, pp. 57-64.

50 J. Morsel, « Communication et domination sociale en Franconie à la fin du Moyen Âge : l'enjeu de la réponse », dans *L'Espace public au Moyen Âge, op. cit*., pp. 353-365.

51 P. Boucheron, D. Menjot, P. Monnet, « Formes d'émergence, d'affirmation et de déclin des capitales : rapport introductif », dans *Les villes capitales au Moyen Âge. Actes du XXXVIe Congrès de la SHMES (Istanbul, 1er-6 juin 2005)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, pp. 13-56.

52 Voir, pour un exemple milanais, P. Boucheron, « Hof, Stadt und öffentlicher Raum. Krieg der Zeichen und Streit um die Orte im Mailand des 15. Jahrhunderts », dans *Der Hof und die Stadt. Konfrontation, Koexistenz und Integration im Verhältnis von Hof und Stadt in Spätmittelalter und Früher Neuzeit, 9, Symposium der Residenzen-Kommission der Akademie für Sachsen-Anhalt, dem Institut für Geschichte der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg und dem Deutschen Historischen Institut Paris, Halle an der Saale, 25.-28. September 2004*, W. Paravicini et J. Wettlaufer (dir.), Ostfilden, Thorbecke, 2006 (Residenzenforschung, 20), pp. 229-248.

un livre, *Le livre du courtisan* de Baldasare Castiglione, qui, en 1528, rassemble toutes les règles du savoir-vivre et du savoir-servir que l'époque médiévale s'apprête à transmettre à l'âge classique comme son legs le plus durable « résumant cinq siècles de culture et de rêves curiaux »[53].

Une telle conception de la temporalité historique, tout à la fois continuiste et cumulative, peut à mon sens être critiquée. Le postulat de départ est juste : même si le livre de Castiglione est inaugural – c'est indiscutablement ainsi qu'il a été reçu aux XVIe et XVIIe siècle – il capitalise une somme d'expériences politiques que l'on peut qualifier de médiévales[54]. Mais cette récapitulation concerne une cinquantaine d'année, et non pas cinq siècles, d'expériences politiques : celles de ces petites cours de l'Italie septentrionale qui, à Mantoue, Ferrare et Urbino, dans le contexte politique très particulier de l'absolution paradoxale des États princiers durant les années 1470-1520, et à l'échelle propre de ses États *monocittadini,* connaissent un développement tel qu'elles en viennent à englober la totalité de la société politique[55]. Que cette curialisation totale de la ville et de l'État ait pu apparaître comme un modèle et un rêve politique aux souverains européens épris d'absolutisme est une chose, par ailleurs assez compréhensible, mais elle ne signifie pas pour autant que l'ensemble de l'histoire politique des cours était orientée vers cette issue ; en France, notamment, d'autres devenirs historiques de la monarchie étaient possibles et pensables au XVe siècle[56].

Sans doute gagne-t-on beaucoup, au contraire, à considérer par principe que la notion de cour constitue, au IXe siècle, aux XIIe et au XIVe siècle des institutions sociales fondamentalement différentes entre lesquelles n'existe aucun rapport généalogique. L'histoire des cours pourrait s'inspirer ici de l'histoire des hérésies qui a fait des progrès décisifs à partir du moment où elle a admis qu'il était beaucoup plus rentable sur le plan heuristique d'envisager de manière autonome les différentes périodes hérétiques (qui correspondent d'ailleurs plus ou moins aux moments précédemment évoqués) plutôt que de partir de l'idée qu'elles constituent les points de résurgence d'une même évolution souterraine[57]. Non pas que la continuité ne puisse pas exister entre la cour féodale et la cour bureaucratique royale ; mais elle doit être prouvée et non postulée. Ce principe d'économie épistémologique consiste en somme à renverser la charge du régime de la preuve. Il exige du chercheur une forme de neutralité descriptive dans la reconstitution des configurations politiques successives articulant les espaces curiaux aux espaces urbains, et une certaine retenue avant de tracer d'une main ferme une ligne univoque d'évolution généalogique entre chacune d'entre elles.

La cour comme lieu de parole dont la spatialisation ne va pas de soi, l'histoire des cours comme une temporalité discontinue et hétérogène : dans les deux cas, la notion de

53 B. Guenée, « Cour », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* J. Le Goff et J.-C. Schmitt (dir.), Paris, Fayard, 1999, pp. 246-259 : p. 257.

54 E. Anheim, « Lo sagrado en el mundo. La cultura cortesana del siglo XIV y su proyección » dans *Modelos culturales y normas sociales al final de la Edad Media,* P. Boucheron et F. Ruiz Gómez (dir.), Cuenca, Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, 2009, pp. 311-330.

55 P. Boucheron, « *Non domus ista sed urbs*. Palais princiers et environnement urbain au *Quattrocento* (Milan, Mantoue, Urbino) », dans *Les palais dans la ville*, *op. cit.*, pp. 249-284.

56 J. Krynen, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIIIe-XVe siècle,* Paris, Gallimard, 1993.

57 Voir notamment J. Théry, « L'hérésie des bons hommes. Comment nommer la dissidence religieuse non vaudoise ni béguine en Languedoc XIIe siècle-début du XIVe siècle ? », *Heresis,* 36-37, 2002, pp. 75-117 et U. Brunn, *Des contestataires aux "Cathares" : discours de réforme et propagande antihérétique dans les pays du Rhin et de la Meuse avant l'Inquisition*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2006. Pour une discussion : A. Boureau, « La circulation des hérésies dans l'Europe médiévale », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 42, 2008, pp. 19-30.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

cour peut être envisagée symétriquement à la manière dont on peut saisir la notion d'espace public. Est-ce à dire que la cour est l'antonyme de l'espace public ? Telle est en tout cas sa représentation commune, que Pierre Bourdieu reprend de manière acritique lorsqu'il écrit : « La Cour est un espace à la fois public et privé ; qui peut même être décrit comme une confiscation du capital social et du capital symbolique au profit d'une personne, une monopolisation de l'espace public »[58]. Encore faudrait-il que l'espace public préexiste à sa curialisation, ce qui là encore reste à démontrer. En tant qu'elle est le lieu où s'exhibe rituellement le pouvoir, la cour est par excellence, dans la théorie habermassienne, ce lieu de déploiement de cette « sphère publique structurée par la représentation » qui est l'envers de l'*Öffentlichkeit.* S'appuyant sur les travaux de Johan Huizinga, mais aussi d'Otto Brunner, le philosophe reconnaît même dans la cour de France et de Bourgogne « son ultime forme, sa forme pure ». Mais quelques pages plus loin, il y fait jouer une contradiction dialectique : « La dernière forme revêtue par la sphère publique structurée par la représentation, à la fois raffermie et rétrécie au niveau de la Cour royale, est déjà une sorte de "réserve" au sein d'une société qui se détache face à l'État »[59].

Habermas laisse cela en suspens, trop pressé sans doute de rejoindre sa grande narration. Mais ce suspens ne demande qu'à être historicisé, cette virtualité historique attend d'être explorée, en tant qu'elle serait susceptible d'ouvrir, au cœur même de la représentation d'État, un espace « face à l'État », pour reprendre l'expression de Habermas. Sans doute ce schéma gagnerait-il, lui aussi, tout comme le modèle eliasien, à être mis à l'épreuve d'une histoire élargie du monde urbain – pour le défataliser, mais aussi pour le déterritorialiser. C'est ainsi que l'approche croisée de la cour et de la ville permet d'ajouter un pluriel à l'histoire des modernités.

58 P. Bourdieu, « De la maison du roi à la raison d'État. Un modèle de la genèse du champ bureaucratique », *Actes de la recherche en sciences sociales,* 118, 1997, pp. 55-68 : p. 63.

59 J. Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimensions constitutive de la société bourgeoise* [éd. or. 1962], trad. franc., Paris, Payot, 1978, respectivement p. 17, p. 21 et p. 22.

Présentation des collaborateurs du volume

Florence Berland (berland.florence@gmail.com)
Ancienne élève de l'ENS Ulm, agrégée d'histoire, professeur agrégé à l'Université de Cergy-Pontoise et chercheur associé à l'IRHiS-UMR CNRS 8529 Lille 3, ses recherches portent sur les rapports entre cour et ville à Paris à la fin du Moyen Âge, notamment à travers l'exemple bourguignon. Elle a publié dernièrement : « Arriver, s'établir, repartir : les gens de la cour de Bourgogne à Paris (1363-1422) », dans Cédric Quertier, Roxane Chilà, et Nicolas Pluchot (éd.), *« Arriver » en ville : les migrants en milieu urbain au Moyen Âge, (actes du colloque international, Lyon, 24-25 février 2011)* Publications de la Sorbonne, 2013, p. 131-144. En préparation *La cour de Bourgogne à Paris, 1363-1422,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Patrick Boucheron (patrickboucheron@me.com)
Professeur d'histoire du Moyen Âge à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne (LAMOP). Parmi ses dernières publications concernant l'histoire globale : *Histoire du monde au XVe siècle* (direction), Paris, Fayard, 2009, rééd. Pluriel 2012) ; *Inventer le monde. Une histoire globale du XVe siècle*, Paris, La Documentation française, 2012 et *Pour une histoire-monde* (codirection), Paris, PUF, 2013.

Mathieu Caesar (Mathieu.caesar@unige.ch)
Maître-assistant à l'Université de Genève où il a obtenu son doctorat en histoire médiévale avec une thèse portant sur la Communauté de Genève et ses politiques urbaines. Ses recherches actuelles portent sur les sociétés urbaines et sur les familles au pouvoir à la fin du Moyen Âge et au début de l'Époque moderne. Dans ce cadre, il travaille sur un nouveau projet de recherche concernant les factions et les partis politiques dans les villes de l'Occident médiéval, avec une attention particulière à Genève et au Duché de Savoie. Parmi ses publications principales, *Le pouvoir en ville. Gestion urbaine et pratiques politiques à Genève (fin XIIIe-début XVIe siècles)*, Turnhout, Brepols, 2011 (*Studies in European Urban History (1100–1800)* 25) et *Histoire de Genève,* t. 1: *La cité des évêques (IVe-XVIe siècle)*, Neuchâtel, Alphil, 2014.

Roxane Chilà (roxanechila@gmail.com)
Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, agrégée d'histoire, membre de l'École des Hautes Études Scientifiques et Ibériques – Casa de Velázquez de 2011 à 2013. Sa thèse porte sur *Une cour à l'épreuve de la conquête : la société curiale à Naples sous le règne d'Alphonse le Magnanime (1416-1458)*, sous la direction de Patrick Gilli (Université Paul Valéry – Montpellier III, CEMM EA 4583) et Francesco Senatore (Università Degli Studi di Napoli Federico II). Dernière publication, « Alphonse le Magnanime et la discipline des comportements curiaux à Naples » dans Armand Jamme, Laurence Moulinier-Brogi et Marylin Nicoud (éd.), *Passion et pulsions à la cour*, Florence, SISMEL Edizioni del Galluzzo, à paraître en 2014.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Léonard Courbon (leonard.courbon@gmail.com)
Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, agrégé d'histoire, membre de l'UMR 5648/CIHAM. Sa thèse de doctorat porte sur la *curialisation de la vie politique, sociale et culturelle sous le règne de Jean II de Castille (1406-1454),* s'intéressant particulièrement aux relations entre la cour et les villes de la Couronne de Castille sous la direction conjointe de Denis Menjot, Université de Lyon 2 et d'Adeline Rucquoi, directrice de recherche au CNRS. Il est par ailleurs professeur d'histoire-géographie au lycée Jean Perrin à Lyon.

Luc Duerloo (luc.duerloo@unantwerpen.be)
Professeur d'histoire à l'Université d'Anvers et membre du Centre d'histoire politique (Power in History). Ses recherches concernent l'histoire politique et la culture politique de l'époque moderne. Dernièrement, il a surtout travaillé sur l'époque des archiducs Albert et Isabelle. Il vient de publier *Dynasty and Piety: Archduke Albert (1598-1621) and Habsburg Political Culture in an Age of Religious Wars*, Farnham Ashgate, 2012. Sur les stratégies dévotionnelles des archiducs, il a entre autres publié « Scherpenheuvel-Montaigu : un sanctuaire pour une politique emblématique », *XVIIe siècle*, 60 (2008), p. 423-439.

Germán Gamero (german.gamero@uva.es)
PhD student at the University of Valladolid. He graduated with a degree in History (University of Valladolid – 2010) and MPhil in Historical Studies after finishing the Master Program "Europe and the Atlantic World. Power, Culture and Society". Nowadays he is a PhD grant holder from the Spanish Ministry of Education. His field of investigation is Ferdinand the Catholic's Court. He has participated in various conferences, and as a result of his investigations he is author of different articles and book chapters. The latest one related to courts and cities is his book chapter "Las lugartenientes de la Corona de Aragón y su relación con las ciudades en tiempos de Fernando el Católico" in *Ser mujer en la ciudad medieval europea*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2013.

Rita Costa Gomes (rcostagomes@towson.edu)
Associate Professor at Towson University, where she teaches Medieval and Renaissance history. A historian of Medieval Portugal with strong interests in Iberian and Mediterranean history, she published the first study of the royal court of Portugal, two volumes on the history of the Portuguese frontiers, and the biography of King Fernando I of Portugal (r. 1367-1383). These works explore the Iberian dimension of Portuguese history by using systematic comparison and setting the historical evolution of the medieval kingdom within larger contexts in medieval Iberia, the western Mediterranean, and the early Atlantic worlds. Some of her recent publications are available at www.academia.edu.

Jan Hirschbiegel (Hirschbiegel@email.uni-kiel.de)
Studied Ancient, Medieval and Modern History as well as European Ethnology at the Christian-Albrechts-University of Kiel. From 1995 to 2011 he worked as a

research associate in the research project 'Hof und Residenz im spätmittelalterlichen Deutschen Reich (1200-1600) / Courts and Residences in the Holy Roman Empire in the Later Middle Ages (1200-1600)' of the Göttingen Academy of Sciences. His habilitation (2011) is entitled 'Manifestations of trust? Close relations at princely courts in the Later Middle Ages'. Since 2012 he is working as a research associate in the research project 'Residenzstädte im Alten Reich (1300-1800) / Court Cities in the Holy Roman Empire (1300-1800)' of the Göttingen Academy of Sciences. Main publications: Étrennes. Untersuchungen zum höfischen Geschenkverkehr im spätmittelalterlichen Frankreich der Zeit König Karls VI. (1380-1422) (Diss. Univ. Kiel 1997), München 2003 (Pariser Historische Studien, 60). Informelle Strukturen bei Hof. Dresdener Gespräche III zur Theorie des Hofes, hg. von Reinhardt Butz und Jan Hirschbiegel, Münster 2009 (Vita Curialis, 2).

Denis Menjot (denis.menjot@ish-lyon.cnrs.fr)
Professeur d'histoire du Moyen Âge à l'Université de Lyon 2 (UMR 5648/ CIHAM), président de la Société Française d'Histoire Urbaine, ses recherches portent sur les villes castillanes au Moyen Âge et plus particulièrement sur les rapports entre finances et société. Parmi ses dernières publications : *Les Espagnes médiévales (409-1474)*, Paris, Hachette, carré Histoire, rééd. revue et augmentée, 2013 ; en collaboration avec Patrick Boucheron ; *La Ville médiévale* dans *Histoire de l'Europe Urbaine*, J.L. Pinol (dir.), Paris, rééd, Points Seuil, 2012. ; en collaboration avec Stéphane Boissellier et Bernard Darbord, *Langues médiévales ibériques. Domaines espagnol et portugais*, Turnhout, Brepols, 2013 (*L'Atelier du médiéviste* 12).

Matilde Miquel Juan (Matilde.miquel@ghis.ucm.es)
Docteur en histoire de l'art de l'Université de Valence, elle est actuellement professeur assistante à l'Université Complutense de Madrid. Ses recherches portent sur la peinture gothique en Espagne, et la pratique artistique dans les royaumes ibériques. Parmi ses nombreuses publications se distingue notamment *Retablos, prestigio y dinero. Talleres y Mercado de Pintura en la Valencia del Gótico Internacional*, Valence, Université de Valence, 2008. Elle est le chercheur principale du projet de recherche I+D+i (HAR 2012-32720): *La formación del pintor y la práctica de la pintura en los reinos hispanos (1350-1500).*

Joan-Lluís Palos (palos@ub.edu)
Professeur d'Histoire Moderne à l'Université de Barcelone. Ses recherches portent sur les institutions du gouvernement de la Catalogne dans l'Empire espagnol des Habsbourgs et actuellement sur l'histoire culturelle en mettant l'accent sur les relations entre l'Italie et l'Espagne aux XVIe et XVIIe siècles et sur l'usage des images comme source pour les historiens. Parmi ses publications récentes *Dynastic marriages and cultural transfers in Early Modern Europe* (Ashgate, 2014), *L'impero di Spagna allo specchio. Storie e propaganda nei dipinti del Palazzo Reale di Napoli* (Arte'm, 2015), *A vueltas con el pasado. Historia, memoria y vida* (Universitat de Barcelona, 2013), *Renacimiento y Reforma* (RBA Editores-National

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Geographic, 2013) y *La mirada italiana. Un relato visual del imperio español en la corte de sus virreyes en Nápoles* (Publications de l'Université de Valence, 2010).

Olga Pérez Monzón (olgapmonzon@ghis.ucm.es)
Docteur en histoire de l'art et professeur titulaire à l'Université Complutense de Madrid. Ses recherches sont centrées sur la Castille du bas Moyen Âge et s'ordonnent autour de trois lignes directrices: l'art des Ordres militaires, art et religiosité populaire et l'imaginaire du puissant (scénographies artistiques au bas Moyen Âge). Principales publications : *Arte sanjuanista en Castilla y León. Las encomiendas de la Guareña y su entorno geo-histórico* (Valladolid, 1999) et *Catedrales góticas* (Madrid, 2003).

Dr. Sven Rabeler (rabeler@histosem.uni-kiel.de)
Research associate at the Historical Seminar, University of Kiel (Germany), project of the Göttingen Academy of Sciences: 'Residenzstädte im Alten Reich (1300-1800). Urbanität im integrativen und konkurrierenden Beziehungsgefüge von Herrschaft und Gemeinde'. Fields of interest: medieval history, especially from social, economic, and cultural perspectives – towns, urbanity, and urbanisation, nobility, courts, and residences, poverty, charity, and hospitals. Doctoral thesis about the lesser nobility of Franconia around 1500 from a biographical point of view: *Niederadlige Lebensformen im späten Mittelalter. Wilwolt von Schaumberg (um 1450-1510) und Ludwig von Eyb d.J. (1450-1521)* (Würzburg: Gesellschaft für fränkische Geschichte, 2006). Further publications concern the research interests mentioned above. Currently, a habilitation thesis, dealing with poor relief and charitable foundations in medieval towns of the southern Baltic Sea area, is being prepared.

Ana Maria S. A. Rodrigues (anarodrigues@letras.ulisboa.pt)
Professeur Associé et membre du Centre d'Histoire à l'Université de Lisbonne, ses recherches les plus récentes concernent le pouvoir au féminin. Elle a notamment publié « The Treasures and Foundations of Isabel, Beatriz, Elisenda, and Leonor. The Art Patronage of Four Iberian Queens in the Fourteenth Century », in Therese Martin (ed.), *Reassessing the Role of Women as "Makers" of Art and Architecture*, vol. 2, Leiden, Brill, 2012, p. 903-935 et « Private Properties, Seigniorial Tributes, and Jurisdictional Rents: The Income of the Queens of Portugal in the Late Middle Ages », in Theresa Earenfight (ed.), *Women and Wealth in Late Medieval Europe*, Palgrave Macmillan, 2010, p. 209-228 (avec M. S. Silva). Elle a également co-coordonné la collection des biographies des reines de Portugal publiée par Círculo de Leitores et l'auteur d'un des volumes, *As tristes rainhas : Leonor de Aragão, Isabel de Coimbra*, Lisbonne, 2012.

Dr hab. **Urszula Sowina** (usowina@wp.pl)
Professor at the Institute of Archaeology and Ethnology, Polish Academy of Sciences in Warsaw. Among her publications are: « Espace urbain des villes polonaises au bas Moyen Âge à la lumière des recherches sociotopographiques » in *El espacio urbano en la Europa medieval*, Nájera. Encuentros Internacionales del medievo 2005, ed. B. Arízaga Bolumburu, J. Á. Solórzano Telechea, Instituto de Estudios Riojanos, Logroño 2006, 345-372 and *Woda i ludzie w mieście późnośredniowiecznym*

i wczesnonowożytnym. Ziemie polskie z Europą w tle, Warszawa 2009, 488p (English version, *Water and People in a Late Medieval and Early Modern Town. Polish Lands with Europe in the Background*, Peter Lang Verlag, 2014).

Olivier Spina (ospina@univ-lyon2.fr)
Ancien élève de l'École Normale Supérieure LSH Lyon, agrégé d'histoire, Maître de Conférences en histoire moderne à l'Université de Lyon 2. Co-organisateur avec M. Bouhaïk-Gironès et M. Traversier du séminaire « Histoire sociale des spectacles (Europe, XVe-XVIIIe siècles) ». Il a publié dernièrement : *Une ville en scènes. Pouvoirs et spectacles à Londres sous les Tudors (1525-1603)*, Paris, Classiques Garnier, 2013 ; en collaboration avec A. Roullet et N. Szczech (dir.), *Trouver sa place. Individus et communautés dans l'Europe moderne*, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez, 2011.

Peter Stabel (peter.stabel@unantwerpen.be)
Professeur d'histoire médiévale à l'Université d'Anvers et membre du Centre d'Histoire Urbaine. Ses recherches portent sur l'histoire économique et sociale des villes des Pays-Bas méridionaux. Ses dernières recherches concernent la réglementation des marchés dans le monde occidental et islamique au Moyen Âge, le marché du travail et l'histoire sociale de l'industrie textile en Flandre, Artois et au Brabant aux XIIe-XIVe siècle et la reproduction des identités sociales en milieu urbain aux XVe et XVIe siècles. Parmi ses publications récentes figurent: « Le goût pour l'Orient. Demande cosmopolite et objets de luxe à Bruges à la fin du Moyen Âge », *Histoire urbaine*, 30, avril 2011, p. 21-40.

Philippe Trélat (phil_trelat@yahoo.fr)
Chercheur-associé au laboratoire GRHis (Groupe de Recherche d'Histoire de l'Université de Rouen). Son travail est centré sur les différents aspects de l'histoire urbaine de l'Orient latin (espace urbain, société, économie, alimentation, vie matérielle). Après une thèse intitulée *Nicosie, une capitale de l'Orient latin. Société, économie et espace urbain (1192-1474)* soutenue en 2009 à l'Université de Rouen, il a publié plusieurs articles sur l'histoire du royaume franc de Chypre, notamment « La présence des Ermites de Saint-Augustin en Méditerranée orientale et leur couvent nicosiate (XIIIe-XVIe siècles) », *Augustiniana* 2012/3-4, p. 263-288 et « Le goût pour Chypre. Objets d'art et tissus précieux importés de Chypre en Occident (XIIIe-XVe siècles) », *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes* 43 (2013).

Václav Žůrek (venazurek@seznam.cz)
Titulaire d'un doctorat, préparé en co-tutelle de Pierre Monnet (École des hautes études en sciences sociales, Paris) et Martin Nejedlý (la Faculté des Lettres, Université Charles à Prague). Depuis 2007, il travaille au Centre d'études médiévales à Prague et depuis 2011 il est membre de l'équipe de recherche *Origins of the Vernacular Mode, ERC-Starting Grant*. Dernière publication : *« Sur les traces des grands croisés. Le goût pour la croisade de Jean et Charles de Luxembourg et l'inspiration français »* dans Martin Nejedlý – Jaroslav Svátek (éd.), *Histoires et mémoires des croisades à la fin du Moyen Âge*, Toulouse, Méridiennes, 2012 (*Les croisades tardives* 3), p. 273-291.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.